Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 8 (1879)

Heft: 3

Artikel: Causerie

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039708

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Causerie.

Aimez-vous l'analyse logique ? Si oui, jubilez : on en a mis, on en met, on en mettra partout, quoique le bon sens s'obstine à la rejeter. Mais, du bon sens et de la routine, le plus..... têtu des deux n'est pas celui qu'on pense... — Comment, vous ne voulez point d'analyse logique ! — Je ne dis pas cela. Mais, distinguons, je vous prie. Si, par analyse logique, vous entendez celle qu'on exige, qu'on exigera — Dieu sait jusques à quand — de nos élèves primaires, je dis franchement, non, je n'en veux point !

Ah ! ma bile s'échauffe, à la fin, quand je vois où l'on en veut arriver. Bref, je n'y puis plus tenir : il faut que je me venge de l'illogique analyse !...

Or, donc, au risque d'être brisé dans le voyage, — à l'instar du fragile pot de terre —, au risque d'être rompu, moulu, pulvérisé entre une *implicite* et une *redondante,* je m'aventure dans le pays de Cocagne des subtilités (un autre dirait : *turpitudes.*) logico-grammaticales, dans l'Eldorado de la scolastique moderne.

Et d'abord une définition, si vous le permettez. Qu'est-ce que la logique ? En thèse générale, c'est la science de penser et de raisonner juste. Mais cette logique n'est pas innée, ou, du moins, elle ne l'est qu'à l'état latent ; nous devons donc amener nos élèves à penser juste sur des vérités vraies ; à avoir des notions saines et à exprimer leurs idées clairement soit sur des faits de l'ordre moral, soit sur des faits qui rentrent dans le domaine des choses purement humaines.

N'ayez nulle crainte. Je ne veux point, chers lecteurs, vous ressasser des lieux-communs pédagogiques ; je ne vous dirai point comment vous devez vous y prendre pour atteindre le but ci-dessus énoncé ; je ne m'étendrai point en fallacieuses maximes sur le développement du sens moral et intellectuel de l'enfant, toutes choses que vous possédez bien mieux que moi, et que, du reste, enseigne tout manuel de pédagogie... ; je dis de saine pédagogie, bien que je n'aie pas encore découvert le traité-phénomène qui préconise l'analyse logique telle que l'exposent certaines grammaires, et que l'imposent certaines personnes, en nous disant sérieusement : « C'est là un excellent moyen d'ouvrir à l'enfant des horizons intellectuels tout nouveaux ! !...

Oui, je l'entends : vous me traitez de gascon, de brouillon, d'esprit à l'envers, de cerveau brûlé. Merci de vos aménités. Que toutefois, si vous désirez être édifiés sur le procédé dont se servent les amateurs d'analyse logique pour faire penser et raisonner juste nos écoliers, daignez, je vous prie, daignez parcourir sans colère les dénominations de propositions qu'ont imaginées nos grammairiens en vogue, et dont voici une courte nomenclature :

Propositions copulatives, conjonctives, adversatives, attributives, relatives, interrogatives, complétives, déterminatives, com-

paratives, subjectives, explicatives, explicites, implicites, pleines, elliphiques, extensives, restrictives, participes, infinitives, redondantes, etc., etc... et j'ajouterai : abrutissantes !..

Jadis, on m'avait parlé de seize sortes de propositions ; j'avais ouvert de grands yeux et une grande bouche; aujourd'hui, j'en trouve vingt : « Pends-toi, brave Crillon ! »

Et c'est à l'aide de ce fatras que nos écoliers penseront et raisonneront juste ? Et c'est ce qu'on veut loger dans la pauvre cervelle de non moins pauvres enfants ? C'est là, dites-vous, le *nec plus ultra* de la langue ? Toujours est-il que si ça peut être de l'analyse, ce n'est en somme qu'une bien pauvre logique.

A ce sujet — et je suis heureux de pouvoir le dire — voici la pensée d'un homme autorisé, M. Berger, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris. Il s'adresse aux délégués des instituteurs français, réunis en conférence à la Sorbonne :

« Oui, Messieurs, la méthode grammaticale employée jusqu'ici est une méthode trop scolastique. On a dit, avec raison, que la scolastique s'était réfugiée à l'école dans la grammaire, et, de fait, elle s'y est réfugiée sous la forme de l'analyse logique. Ah ! c'est ici que l'abus a été grand ! Nous avons eu des traités d'analyse logique, comme des ouvrages spéciaux sur les *participes passés,* et des ouvrages volumineux de 200 à 300 pages !..

De tout cela, il faut *débarrasser* l'enseignement, et rejeter les *distinctions de toutes sortes faites dans les propositions...*

Quand une intelligence d'enfant est appliquée à cela, elle me fait l'effet d'un pauvre petit malheureux à qui l'on donnerait à manger des cailloux. »

Voilà comment s'exprime un homme sensé doublé d'un homme d'esprit.

Voulez-vous d'autres citations ? Ecoutez M. Michel Bréal, membre de l'Institut, professeur au collége de France, un savant linguiste, s'il en fût. Devant un auditoire de 1200 instituteurs, dans cette même salle de la Sorbonne, et à deux ou trois jours d'intervalle, après avoir énuméré quelques défauts de l'enseignement de la langue, il dit :

« Un troisième défaut, c'est l'abus de l'analyse logique. Il y a dans l'analyse logique des parties très-importantes. Il est nécessaire que les élèves sachent ce que sont le *sujet, le verbe, l'attribut* et le *complément.* Une partie essentielle, c'est encore celle qui concerne le pronom relatif, parce que le pronom relatif a pour objet d'unir entre elles deux propositions et qu'il est comme la *charnière* sur laquelle elles tournent. Ainsi, dans cette phrase : « L'homme *qui* vit dans l'oisiveté est malheureux, » il est très-utile de montrer le rôle du pronom *qui;* dans cet autre : « La personne *dont* je vous ai parlé est ici, » *dont* est également un mot très-important; c'est le nœud auquel vient s'attacher une phrase nouvelle, comme un rameau à l'arbre qui le porte. »

Bien dit ; continuons.

« Mais il y a dans l'analyse logique une foule de choses inutiles.

Qu'est-ce que ces propositions complétives, déterminatives ou explicatives, subjectives ou attributives, comparatives ou extensives, dont nos grammaires sont remplies ? Cela n'a *aucune importance* pour l'enfant, et, en réalité, cela ne lui apprend rien. Il retient le mot, parce que la mémoire de l'enfant retient tout ce qu'on veut lui donner à garder : la mémoire de l'enfant est d'une complaisance inépuisable. (On sait au prix de quelle peine !) Vous parlerai-je des *attributs complexes,* des propositions *principales* et *implicites,* etc., etc. ?

Il faut se demander encore si en parlant de tout cela aux écoliers on leur apprend quelque chose, si cela peut contribuer à développer leur intelligence. Eh bien, non, cela est vide. »

Voilà l'opinion d'hommes dont on ne peut révoquer en doute l'autorité.

Eh bien, lecteurs, ce qui peut se dire de la France et s'appliquer à la France, ne peut-il se dire de nous et s'appliquer à nous ? Nous faisons fausse route au point de vue de la langue.

Il y a trop de tintamarre, trop de brouillamini dans cette logique. Savez-vous ce qu'y apprennent les enfants ? à jouer sur des mots avec des mots ; d'idées point. Et quand ils possèderont bien ce bagage scolastique, qu'on nous dit être urgent pour de futurs paysans ou artisans, voire même pour des épiciers, seront-ils plus logiques dans leurs pensées et dans leurs actions ? Sauront-ils mieux rédiger un acte de la vie pratique ? une modeste lettre, une simple quittance, dresser le mémoire, le compte le plus élémentaire ? Il est permis d'en douter.

Avez-vous donc trop de temps à consacrer à l'éducation de l'enfant ? Est-il à même d'entrer dans la vie pratique, au sortir de l'école ? Les faits répondent. Alors, pourquoi gaspiller ce temps, si précieux, aux chinoiseries de l'analyse logique ? Vous le faites, instituteurs, parce que qui a qualité pour cela vous le demande.

Je finis ; mais je ne puis résister au plaisir de vous citer encore ce que peut imaginer un grammairien en fait de logique : il s'agit d'analyser cette phrase : « Ah ! que de plaisir j'éprouve à vous voir ! » et je lis ce passage d'une grammaire : « Ah ! « proposition principale, absolue et implicite. Elle est principale, parce qu'elle a par elle-même un sens complet ! Elle est implicite, parce qu'elle est exprimée par un seul mot qui comprend effectivement le sujet, le verbe et l'attribut sans être lui-même un de ces trois termes. Elle équivaut à celle-ci : Je suis charmé. » (Michel Bréal cite ce fait.)

D'où il faut conclure que toutes les interjections sont des propositions principales et implicites... Vous en seriez-vous douté ? Qu'est-ce qu'elle chante cette logique ? dirait M. Jourdain.

Je finis ; mais, chers lecteurs, je veux exprimer tout haut le vœu que vous formulez tout bas : c'est qu'on élucide enfin cette question de l'analyse logique, et que les instituteurs ne soient, pour ainsi dire, pas forcés d'y consacrer avec leurs élèves, un

temps mieux appliqué à la lecture, à la causerie et à la rédaction; conséquemment si un maître sensé simplifie cette terminologie fastidieuse, qu'on ne le trouve pas mauvais.

Adieu, lecteurs, et vive le bon sens!

UN FRONDEUR.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 28 janvier (soir). Il est tard; je viens de faire une longue lecture. J'ai la vue fatiguée et cependant nulle disposition au sommeil. En attendant que Morphée m'envoie ses pavots, j'ouvre mon journal et y laisse trotter ma plume.

La nuit est noire. Au dehors, on ne distingue aucune forme; toutes les lignes s'effacent dans l'ombre. Je ne remarque que le clocher de l'église qui comme un fantôme aérien dresse en face de ma fenêtre sa morne silhouette. Ce spectre géant qui se profile dans les ténèbres me remet en mémoire les apparitions qui peuplaient mon imagination de dix ans, que je voyais dans des rêves effrayants, après avoir entendu raconter, au coin du feu, pendant les longues soirées d'hiver, des légendes étranges sur les esprits malfaisants qui hantent l'obscurité. Aucun bruit ne trouble le mystérieux silence de la nuit. On n'entend ni les soupirs du vent dans le branchage nu des arbres, ni le cri de la chouette sur le chêne de la prairie, ni le coassement de la grenouille au bord de l'étang, ni les aboiements lointains du chien sur les pas du passant attardé. Il est dix heures. La lampe est éteinte au foyer du laboureur. L'ange du repos étend sur le village son aile bienfaisante pour protéger le sommeil du juste. Dans ma chambre, silence absolu. Le grillon ne chante plus à mon foyer glacé, mon petit prisonnier dort paisiblement perché sur le juchoir de sa cage. Heureux oiseau! que j'envie son insouciance! Il n'est pas comme moi accablé par les soucis du jour et les inquiétudes du lendemain. Sans avoir lu ni Socrate, ni Platon, ni Sénèque, il est plus sage que moi. Il m'enseigne à mettre ma confiance dans la divine Providence qui n'abandonne pas même ses plus faibles créatures. C'est l'heure du recueillement, l'heure qu'aime le nourrisson des Muses, l'heure où le souffle de l'inspiration fait vibrer les cordes harmonieuses de la lyre. Mais les doctes sœurs de l'Hélicon me traitent en marâtre; sourdes à mes prières, elles dédaignent mes hommages et me refusent leurs dons. Mon luth est muet, comme les harpes d'Israël pendant la captivité de Babylone, suspendues aux saules de la rive. Puisque malgré ma persévérance à demander et ma patience à attendre, elles ne m'envoient ni pensée ni sentiment qui méritent une place ici, je ne saurais mieux faire que d'aller me livrer au repos, et je me console de leur parcimonie à mon égard en pensant à la parole divine: *Beati pauperes spiritu.*

Le 30 (soir). — Je rentre de mon école du soir épuisé et un peu découragé. Malgré la fatigue je veux laisser couler ici le flux de mes pensées. Quel ministère que celui de l'enseignement primaire! Il faut avoir de solides épaules pour se charger d'un tel fardeau et le porter loin! Une chétive constitution ploie bientôt sous le faix. Est-ce que mes forces me permettront de suivre longtemps cette pénible carrière? Je le